

Une fin d'été à Beit Jala

Marc Guerrien

En cette soirée dominicale de fin septembre, la descente aérienne sur Tel Aviv a quelque chose de spectaculaire. Le long de la mer, la vue panoramique sur la métropole israélienne, ses grandes artères, ses grattes-ciel modernes, ne manque pas d'impressionner et de susciter de l'admiration pour le peuple de migrants juifs, venus à l'origine en grande partie d'Europe, qui a su en à peine quelques décennies bâtir une économie et une société très avancées sur cette façade orientale du bassin méditerranéen. Une fois dans l'aéroport, au milieu de la foule de touristes détendus ou d'hommes d'affaire pressés, l'Européen se sent dans un environnement plutôt familial. Cependant, l'omniprésence de religieux orthodoxes, très occupés en cette période de fêtes (on se situe en ce 19 septembre entre celles de Yom Kippour et Souccot), vient lui rappeler que si Israël ressemble sous bien des aspects à un bout d'Europe, ça n'en demeure pas moins un pays particulier. Le visiteur est ainsi rapidement interpellé par la quasi absence d'Arabes dans une enceinte qui est pourtant la principale porte d'entrée et de sortie du territoire où coexistent Israéliens et Palestiniens.

Ce soir là, nous attendrons plusieurs heures dans le grand hall de l'aéroport international Ben Gourion le chauffeur palestinien que la municipalité hôte de Beit Jala devait nous envoyer. Il n'arrivera jamais. On apprendra qu'apparemment, il n'aurait pas pu passer les contrôles de sécurité à l'entrée de la zone aéroportuaire, pour une raison qui nous restera inconnue. Finalement, un autre chauffeur viendra nous chercher aux alentours de 2h du matin. La traversée d'Ouest en Est de ce petit territoire vallonné aux allures de paradis tropical tempéré, sera ralentie par l'accès refusé à un *check-point*, nous obligeant à un détour et nous donnant un aperçu des difficultés que peuvent rencontrer les Palestiniens au quotidien dans leurs déplacements. Vers 4h du matin, nous arrivons cependant à notre hôtel de Beit Jala, dans la douceur d'une belle nuit étoilée. Nous nous endormons alors, le son du muezzin de la mosquée voisine étant suffisamment doux pour ne pas troubler un sommeil bien mérité.

Après une nuit très courte, la matinée de ce lundi 20 septembre est consacrée à la préparation des musiciens pour le festival qui doit débiter dans l'après-midi. Après un café pris avec Jacques Salvator en compagnie de notre hôte Raji Zeidan, Maire de Beit Jala, et un petit déjeuner partagé avec Albrecht Schröter, Maire de Iena, c'est l'occasion de partir à la découverte de la ville toute proche de Bethléem. Beit Jala et Bethléem

forment en effet un seul district et font partie du même ensemble urbain, si bien qu'il ne faut que quelques minutes en voiture pour rejoindre la célèbre église de la Nativité, au cœur d'une vieille ville où Arabes chrétiens et musulmans semblent vivre en harmonie, et où les quelques touristes allemands, russes, italiens, hispaniques ou polonais se fondent en toute quiétude. On est d'ailleurs tout de suite sensible au calme qui règne là, et au caractère paisible et aimable des habitants. Ils semblent avoir une grande dignité, alors que l'on pourrait s'attendre à autre chose compte tenu de la situation politique extrêmement tendue, des complications du quotidien et des images de violence qui nous reviennent le plus souvent de cette partie du monde. Quel contraste entre celles-ci et la sérénité que l'on peut ressentir ici, mais peut-être qu'il s'agit là tout simplement de l'état qui caractérise « l'œil du cyclone »... En tout cas, une chose est sûre : en voyant la douceur de vivre, la beauté des paysages, le caractère agréable du climat et, bien sûr, la richesse du patrimoine historique et culturel, on comprend mieux pourquoi toutes les communautés qui vivent sur cette terre y sont tant attachées.



Bethléem, 20/09/2010.

Pour le déjeuner, nous sommes invités dans les locaux de la *Women's Child Care Society* de Beit Jala, où nous avons l'occasion de partager un excellent repas traditionnel palestinien avec les délégations invitées au festival et différents acteurs sociaux locaux. Falafel, légumes farcis, beignets, houmous, salades et piments raffinés se marient parfaitement avec la bière blonde de Taybeh, brassée dans la région de Ramallah, qui fait la fierté de nos hôtes palestiniens, heureux de voir l'enthousiasme avec lequel leurs invités, parmi lesquels les fins connaisseurs allemands, la dégustent. Dans l'après-midi, le Festival proprement dit peut commencer, permettant d'inaugurer, en présence du gouverneur du district de Bethléem et de la cohorte de policiers qui l'accompagne, de belles installations construites grâce au soutien international, notamment en provenance de la province autonome du Trente en Italie. Outre la prestation du *quatuor* du Conservatoire d'Aubervilliers-La

Courneuve interprétant une musique classique pour nous, mais qui, dans ce contexte, sonne plutôt exotique, nous avons le plaisir d'assister à un défilé costumé, représentant successivement les habits traditionnels de chacune des régions de Palestine. L'occasion au passage de constater que pour nos hôtes, les frontières culturelles de la Palestine ne s'arrêtent pas forcément à Jérusalem, Bethléem, Ramallah ou Hébron, mais recouvrent bien l'ensemble du territoire de l'ancien Mandat britannique. On touche le genre de petit détail en apparence anodin mais au fond symbolique, qui permet de mieux comprendre les difficultés qu'il y a encore à surmonter avant de pouvoir instaurer la confiance mutuelle nécessaire à une véritable reconnaissance mutuelle. On se prend alors à redouter que, tant que le fantasme du « Grand Israël » comme celui d'une « Palestine entièrement libérée » continueront de hanter certains esprits, une solution pacifique durable risque d'être difficile à trouver.

Quoiqu'il en soit, le festival, inauguré par des discours des trois Maires des villes partenaires, se déroule dans une atmosphère agréable. Le centre culturel où se tiennent les concerts jouxte un joli parc à la végétation luxuriante, où la ville de Beit Jala annonce d'ailleurs qu'elle déposera une plaque immortalisant le partenariat avec Aubervilliers et Iena. Cet équipement de belle qualité est loin d'être unique dans le secteur et, d'une manière générale, on remarque partout l'importance de l'aide internationale, qui contribue au bon niveau d'équipement et de confort matériel que l'on peut observer chez les habitants de la région. Toutefois, celui-ci n'est manifestement pas suffisant pour faire oublier les difficultés liées aux entraves à la liberté de circulation et à la crainte qu'ont les Palestiniens de voir accaparer leur terre par la colonisation.

De ce point de vue, la visite organisée lors de la matinée du 21 septembre à Jérusalem fut assez éloquente. Pour les délégations françaises et allemandes, qui s'y rendirent en bus, ce fut d'abord le regret de ne pouvoir être accompagné par leurs hôtes palestiniens. Pour ceux-ci, il est indispensable de disposer d'une autorisation pour se rendre à Jérusalem, située seulement à quelques kilomètres de Beit Jala et Bethléem, mais de l'autre côté du mur de séparation qu'Israël a entrepris de construire pour garantir sa sécurité et mettre fin aux attentats qui meurtrissaient régulièrement le pays au début des années 2000. Si chacun peut comprendre les motivations des Israéliens compte tenu de l'escalade de violence qui a marqué la dernière période avec la multiplication d'attentats-suicide particulièrement traumatisants pour les Juifs, il n'en demeure pas moins que le malaise est là : la banalité avec laquelle les individus d'apparence arabe sont scrupuleusement et systématiquement contrôlés, tandis que nous-mêmes passons sans aucune difficulté, interpelle forcément le visiteur étranger. Lorsqu'on reprend la route après le passage de cette étrange frontière intérieure, en regardant cette balafre gigantesque que constitue le mur haut de 12 mètres qui défigure le paysage de collines plantées d'oliviers dans lequel est assise la belle Jérusalem, on ressent forcément de la tristesse. Un sentiment de gâchis ne peut en tout cas que s'emparer de tous les admirateurs de ce bijou du patrimoine universel, qui sont naturellement soucieux de la préservation de son environnement naturel et humain.



Le mur de séparation entre Béthléem et Jerusalem, 21/09/2010

Car une fois arrivé à Jérusalem, c'est un véritable bonheur que de se laisser perdre dans le dédale de ruelles d'une vieille ville au charme indescriptible, où les majestueux monuments dédiés aux trois grandes religions monothéistes se fondent parfaitement dans la masse des jolies bâtisses de pierre blanche préservées au fil du temps. Ce lieu, où semblent coexister paisiblement juifs, chrétiens et musulmans dans un cadre quasiment inchangé depuis des siècles, est toutefois celui au monde où se pose peut-être avec le plus d'acuité la question de la préservation du patrimoine de l'humanité. Lorsque l'on arpente les artères de ce joyau urbain, on souhaite spontanément sa préservation et sa protection, et on ressent naturellement de la reconnaissance à l'égard de tous ceux qui y contribuent. Mais une question vient aussitôt à l'esprit : jusqu'où peut-on aller pour préserver et protéger ce trésor commun ? Dans une région majoritairement musulmane d'un point de vue numérique, le maintien de l'équilibre entre les trois grandes composantes culturelles de Jérusalem crée forcément un décalage avec les réalités démographiques contemporaines. En visitant ce lieu hautement symbolique, on comprend combien la crainte de se voir en quelque sorte « submergés » par l'essor de la population musulmane peut en partie être à l'origine des entraves à la liberté de circulation mises en place par Israël, et qui sont logiquement ressenties par les Arabes en général, et les Musulmans en particulier, comme de profondes injustices. On perçoit aussi nettement l'incompréhension des Arabes devant la politique de colonisation de la région de Jerusalem par Israël, et du caractère inégalitaire du traitement des hommes qui s'est *de facto* installé. Et c'est à ce moment-là que l'on pressent que sans stabilité et équilibre démographique pérenne, sans remise en cause de la colonisation d'un côté et sans ralentissement de l'accroissement de la population de l'autre, la confiance et l'égalité de traitement seront compliquées à établir, et les solutions politiques durables demeureront difficiles à trouver, chaque communauté craignant de se voir « débordée » par l'autre. Difficile en tout cas de comprendre les tensions politiques qui traversent la région sans avoir à l'esprit que l'ensemble de ce petit territoire a connu une véritable « escalade démographique » au cours des dernières décennies, passant de 1,9 millions d'habitants au moment du partage de 1947 (avec un tiers de Juifs à l'époque) à une douzaine de millions aujourd'hui (à peu près équitablement répartis entre les près de 6 millions de Juifs et les 6 millions d'Arabes dispersés entre Israël, Gaza et la Cisjordanie - sans compter les quelques millions de Palestiniens exilés à l'étranger).

De retour à Beit Jala, nous rencontrons en début d'après-midi avec Jacques Salvator et Ralf Hofmann, en marge de la visite officielle, plusieurs représentants d'associations soutenues entre autres par la ville d'Aubervilliers, mais qui entretiennent parfois des relations complexes avec les autorités locales. De fait, dans cette « autorité palestinienne » qui ressemble à une préfiguration d'Etat mais n'en est pas encore un, et dont l'économie est très dépendante de l'aide internationale, il est forcément difficile d'appliquer des schémas comparables à nos démocraties européennes. La question de la représentativité se trouve biaisée à la fois par la difficulté d'organiser un système démocratique en l'absence d'institutions étatiques et de véritable indépendance politique, et par la force d'associations soutenues par des aides venant directement de l'étranger. On entrevoit en tout cas toutes les difficultés qui peuvent se poser en termes de gouvernance locale dans une économie dont une grande part des capitaux vient de l'extérieur, et dont l'activité intérieure est handicapée par des entraves à la libre circulation des biens et des personnes qui sont particulièrement pénalisantes dans le contexte de l'économie globalisée contemporaine.

En conclusion du festival le mardi 21 septembre, en une soirée si agréable qu'on avait peine à se rappeler qu'elle marque chez nous le début de l'automne, le Maire de Beit Jala, accompagné de membres de son conseil municipal et de représentants du monde économique local, nous a reçu dans un restaurant situé sur les hauteurs de la ville pour un dîner traditionnel palestinien organisé en notre honneur. L'accueil chaleureux qui nous a été fait à cette occasion a permis une dernière fois aux groupes d'artistes de s'exprimer en musique et dans la bonne humeur, et aux Maires de rendre hommage aux organisateurs d'un événement qui a vocation à se répéter.

Le lendemain matin, nous effectuons une dernière visite, cette fois au *Bethlehem Arab Society for Rehabilitation*, situé sur les hauteurs de Beit Jala. C'est notamment avec cette institution que Jacques Salvator avait dans les années 1990, avec le Maire de l'époque Jack Ralite, jeté certaines des bases du partenariat entre les deux villes. Pour ponctuer la visite de ce centre de réhabilitation multifonctionnel qui reçoit des patients en provenance de toute la Cisjordanie et de Gaza, l'accès au toit du bâtiment nous a offert une vue panoramique sur la vallée vide de construction qui sépare Beit Jala de la colonie israélienne de Gilo, perchée au sommet de la colline qui fait face à quelques kilomètres. Spectacle saisissant que celui de la construction du mur de séparation non pas autour de Gilo, ni même au milieu de la vallée, mais bien autour de Beit Jala, ce qui suscite chez les habitants arabes de la ville l'angoisse de se voir enfermer, tout en laissant planer la menace, réelle ou supposée, d'une intensification future de la colonisation dans le *no man's land* ainsi sanctuarisé.



A l'horizon : Gilo, colonie israélienne en face à Beit Jala, 22/09/2010

A l'issue de ce séjour à Beit Jala, on ne peut qu'être interpellé par le contraste entre le cadre idyllique et l'atmosphère paisible qui se dégage de cette terre et de ses habitants d'une part, et les stigmates visibles d'un conflit qui donne parfois l'impression d'être interminable et complique la vie de tant de personnes au quotidien d'autre part. La complexité des intérêts en jeu, leurs dimensions symboliques majeures et leurs ramifications internationales interdisent les jugements simplistes. Cela n'empêche pas de s'y intéresser et, chacun à son niveau, sans se perdre dans les grands discours, d'essayer de jouer un rôle positif et constructif là où il le peut. C'est le parti pris de la ville d'Aubervilliers, avec sens de la mesure, et en essayant avec humilité de comprendre au mieux le point de vue de chacun. C'est dans cet esprit que Jacques Salvator a réitéré au cours de ce séjour son souhait de voir à l'avenir associée d'une façon ou une autre une ville israélienne au partenariat qui unit Aubervilliers à Iena et Beit Jala. L'idée est difficile à concrétiser, les obstacles sont multiples de chaque côté, mais il faut essayer de faire en sorte qu'elle puisse aboutir.

Dans une note optimiste, en bon descendant de Haendl qu'il est, le Maire de Iena rappelait dans son discours que lui-même avait vu de ses propres yeux tomber un célèbre mur de séparation qui coupait son pays du reste du monde. Le contexte ici n'est pas comparable et les enjeux bien sûr différents, et peut-être qu'au fond la situation n'est pas encore suffisamment mûre pour cela : l'issue dans les prochains jours du cycle de négociations israélo-palestiniennes initié cet été par Washington, avec l'appui de diplomaties européennes, donnera des éléments de réponse à cette question. Mais on ne peut que souhaiter et essayer d'œuvrer là où c'est possible pour que les conditions soient créés afin que cette situation se débloque, que la coopération et la reconnaissance mutuelle puisse être établie sincèrement et durablement, et que la région puisse enfin vivre en paix dans des frontières reconnues par toutes les parties. Alors, comme le disait le Maire d'Aubervilliers

en conclusion du festival de Beit Jala, nul doute que personne ne verra d'inconvénient à ce que, pour les prochaines éditions de celui-ci, on n'ait plus besoin de se réunir pour manifester en faveur de la Paix, mais pour le seul plaisir de faire la fête ensemble.